

— Je vous admire, vieille mère, dit-il enfin ; vous faites tout bien mieux et plus vite que moi.

— Parce que ces occupations sont les miennes et non les vôtres, répondit-elle ; vous vous y livrez avec dégoût, et moi avec plaisir.

Le souper était prêt ; Guillaume se mit à table et trouva excellent ce que la vieille avait préparé. Le bonheur d'avoir quelqu'un à qui il put parler donnait d'ailleurs un nouveau goût à tout ce qu'il mangeait.

— Ah ! dit-il, c'est une grande joie et un grand avantage pour un bûcheron de ne pas être seul ; vous ne sauriez croire, bonne mère, comme je suis triste parfois de vivre abandonné. Ce soir encore, en revenant de la forêt, je regardais tous les toits qui apparaissaient au loin, et je me disais : " Ma cabane est la seule qui ne fume pas à l'horizon ; c'est que personne ne m'y attend ! Les autres trouvent au retour un feu brillant, des visages joyeux ; le chien du logis annonce leur approche ; le repas du soir est prêt : moi, je vais trouver une cabane froide, obscure et sans sourires ! Pas une voix humaine pour me réjouir le cœur ; pas un être vivant qui s'agite pour m'accueillir : car le chien même qui gardait ma demeure est mort de tristesse ; mes pigeons ont été tués en mon absence par les braconniers ; les abeilles de mon courtil ont pris leurs volées ; tout ce qui aime à vivre près des hommes s'est effrayé de ma solitude et s'est enfui ou a péri. Il y a une malédiction sur les isolés ! "

— Mais comment se fait il que vous vous trouviez seul ? demanda Catherine.

— Ah ! c'est ma faute, répondit Guillaume ; c'est mon égoïsme et ma paresse qui en sont cause. Je me disais en voyant autour de moi les maris et les pères travailler après l'heure et se lever avant le jour : " Pourquoi donner ainsi sa vie à d'autres ? chacun n'a-t-il pas assez de se suffire ? " Et je me risais de les voir user leurs corps pour que des enfants pussent devenir grands et vivre après eux.

— Ainsi votre isolement ne vous déplaisait pas.

— Non ; j'étais jeune alors : les plaisirs que j'allais prendre au dehors m'empêchaient de remarquer la tristesse de ma cabane ; puis il y avait dans le monde beaucoup de choses nouvelles pour moi ; les désirs coulaient de mon cœur comme une source d'eau vive. Tant que j'ai espéré et attendu, je me suis trouvé dans la position du pêcheur qui cherche une île, changeant de cap et consultant l'horizon à chaque instant ; le mouvement me tenait lieu de bonheur, il empêchait l'ennui : mais maintenant ma barque est échouée, je ne puis plus aller en avant ou en arrière, et ma solitude est cruelle à supporter.

— Hélas ! la mienne ne l'est pas moins, répondit Catherine, et j'ai de plus que vous le regret d'avoir connu de meilleurs jours.

Alors elle raconta au bûcheron son humble histoire. Elle avait eu un mari qui l'aimait, des fils beaux et forts, qui eussent vendu leur sang goutte à goutte pour la rendre heureuse ; mais Dieu avait brisé cette couronne d'affections. Son mari avait succombé à une longue maladie ; ses fils, après avoir quitté leur métier de pêcheurs, s'étaient embarqués sur un navire qui avait fait naufrage. Il ne lui restait plus de son passé que des habitudes de cœur impossibles à satisfaire ; car ce qu'elle regrettait le plus peut-être, ce n'étaient point les appuis, mais les occasions de dévouement qu'elle avait perdues. Comment s'accoutumer à ne plus aimer personne, à n'avoir jamais la joie d'une privation éprouvée, d'une inquiétude soulagée, d'un soin donné ? Il y a des êtres pour lesquels l'abnégation est l'existence même. Oh ! que de fois Catherine, quand la pluie tombait à flots, quand l'ouragan grondait sur la mer, s'était mise à pleurer le temps où elle attendait, effrayée, le retour de ses fils atardés sur la baie ? Comme elle enviait ses inquiétudes d'alors, ses courses à la grève sous la rafale furieuse, comme elle regrettrait les veilles passées à réparer le filet des pêcheurs, à faire sécher leurs vêtements, à coudre la voile de leurs nacelles ! Maintenant, hélas ! elle ne craignait rien ; mais elle n'attendait pas ! Si elle pouvait

se reposer et dormir, c'est que ses fils ne devaient plus s'éveiller !

Catherine n'avait pu se rappeler les pertes cruelles qui lui avaient enlevé sa famille sans réveiller une douleur mal assoupie. Après avoir tout raconté à Guillaume, elle laissa quelque temps couler ses larmes en silence. Le bûcheron était ému d'affection et de pitié :

— Pourquoi cette bonne femme est-elle malheureuse aussi ? pensait-il ; si elle demeurait près d'ici, nous pourrions nous consoler l'un l'autre.

— Cependant la vieille avait essuyé ses pleurs et repris sa mante pour retourner au village. Guillaume pensif ne s'en aperçut pas.

— Et ne vous reste-t-il donc plus aucune famille ? demanda-t-il ; n'avez-vous point de frère ni de sœur ?

— Je n'en avais point, répondit Catherine.

— Ainsi vous êtes sans parents ?

— Sauf un cousin.

— Pourquoi ne vous êtes-vous point rapprochée de lui ?

— Je ne l'avais jamais vu, et l'on m'avait averti qu'il vivait pour lui seul ; de quel droit lui aurais-je imposé la charge de ma douleur et de ma pauvreté ?

— Comment le nommez-vous ?

— Guillaume Dubois.

Le bûcheron se leva vivement.

— Guillaume Dubois ! répéta-t-il ; c'est moi !

Catherine le regarda toute surprise, puis parut embarrassée.

— Pardonnez-moi d'avoir parlé légèrement, cousin, répondit-elle ; je ne vous connaissais pas.

Il lui tendit les deux mains.

— Embrassez-moi, bonne mère, dit-il ; embrassez-moi.

Ce jour est un des jours heureux de ma vie.

— Comment cela ? demanda la vieille.

— Ecoutez, dit Guillaume, nous souffrons de notre isolement ; il manque à vous deux bras forts et laborieux pour vous aider, à moi deux mains adroites et sûres pour prendre soin de ma cabane, à tous deux quelqu'un qui nous aime et que nous puissions aimer. Eh bien, ne nous quittons plus ; réunissons nos misères, nos tristesses ; nous en ferons peut-être du plaisir et du bonheur. Choisissez votre place ici, bonne mère ; Dieu vous a rendu une famille.

A ces mots, il s'avança vers Catherine en ouvrant ses bras, et la vieille femme s'y jeta en pleurant.



CANUT ET SES COURTISANS.

Canut était arrivé à l'un des plus hauts degrés de puissance qu'il eût jamais entrevus dans ses rêves d'ambition. A la couronne de Danemark, que le hasard de la naissance avait placée sur son front, il avait ajouté les couronnes d'Angleterre, de Suède et de Norwège. Tous ses ennemis étaient vaincus, décoragés, ou gagnés à sa cause : on lui avait décerné le surnom de *Grand*.

Un soir, il était assis sur le bord de la mer, distrait, promenant au loin ses regards, songeant peut-être au prix de quels crimes il avait conquis ses trônes, et demandant à cette paix sublime de l'océan et du ciel d'entrer jusque dans son âme et d'y apaiser la guerre terrible que lui livraient ses souvenirs. Tandis qu'il semblait ainsi abîmé dans une méditation douloureuse, quelques-uns de ses courtisans, respectueusement debout à côté de lui, épuisaient leur imagination en formes nouvelles de flatteries. Ils feignaient de comparer tous les rois de la terre à leur roi, et n'en trouvaient aucun qui fût digne de cet honneur. Le silence de leur maître paraissant encourager l'exagération de leurs panégyriques, ils se hasardèrent bientôt jusqu'à mettre en question si Canut était évidemment le plus grand des hommes et l'intelligence suprême qui gouvernait la terre ; il était possible qu'il y eût dans le monde une autre souveraineté au dessus de la sienne. Ils doutèrent un instant ; mais bientôt ils franchirent le doute, et bref ils se résolurent à nier l'existence de ce Dieu, afin